

Christian Garcin

Ouvrir l'univers

« *La fiction paraît suspecte* » ? C'est possible. Et d'une certaine manière, c'est justifié : on peut en effet avancer que l'objet de la littérature aujourd'hui n'est plus simplement d'écrire une histoire avec un début, un milieu et une fin, mais que, sans que cela soit bien entendu proscrit, ce qui serait stupide (le genre romanesque ne procède pas par oukases), il se situe peut-être moins dans le fait de *raconter* que dans celui d'essayer de lancer des passerelles de sens entre des réalités inconciliables, nous confrontant ainsi à l'indécis, à l'indéterminé, au tremblement des certitudes, à l'impensable du réel.

Admettons. Ce point de vue cependant ne devrait pas conduire à une défiance vis-à-vis de la fiction en général, mais d'une certaine manière, univoque et datée, de la concevoir. Or il se trouve que la relation que nous entretenons, en France, avec le genre romanesque, est pour le moins paradoxale.

D'un côté en effet, certains nous serinent depuis quelques décennies que le roman est un genre désuet, qu'il ne s'agit jamais que de l'éternelle marquise faite pour distraire et séduire le bourgeois, que les histoires, ça va un moment – « à moi faut pas me raconter d'histoires », en somme –, qu'on veut bien en lire mais uniquement si elles sont distanciées, au second ou troisième degré, écrites avec un petit sourire en coin, entre « voyez ce que je sais faire » et « je ne suis pas dupe » ; on cherche à nous faire croire que la littérature sérieuse, responsable, celle qui ne prend pas les lecteurs pour des gamins naïfs et crédules, serait soit ce récit ironique et distancié, soit le témoignage, le récit autocentré ou le reportage sociétal à peine romancé (comme si tout récit quel qu'il soit n'était pas *déjà* une fiction), oubliant qu'il est quasiment impossible d'imaginer les expériences qu'on n'a pas vécues directement, même en lisant le compte-rendu, et que la fiction sert, entre autres, à cela : à se les approprier, leur donner une épaisseur métaphorique qui permet de les imaginer sans les avoir vécues et d'élargir ainsi notre propre expérience – c'est-à-dire, ainsi que l'écrit quelque part Salman Rushdie, « *d'ouvrir l'Univers, d'augmenter, ne serait-ce que légèrement, la somme de ce que les humains (sont) capables de percevoir, de comprendre, et donc, en définitive, d'être* » – oubliant par la même occasion que, grâce à cette fonction métaphorique, le roman permet mieux que tout autre genre de penser la complexité du monde intérieur face à celle du monde extérieur, et que de cette double appréhension de la complexité du monde nous avons de plus en plus besoin, car elle enrichit non seulement l'imaginaire, ce qui en soi n'est déjà pas si mal, mais aussi et surtout la réflexion, la distance critique, l'empathie et la prise en compte de points de vues a priori incompatibles.

Mais voilà que dans le même temps, et c'est cela qui est paradoxal, sort du four la fameuse tarte à la crème du roman français replié sur lui-même, nombriliste, frileux, autocentré (connotation négative ici), rabougri, incapable de saisir, comme on dit, le monde à bras-le-corps par le biais de la fiction romanesque – ce qui par parenthèse témoigne d'une superbe méconnaissance dudit roman français, il n'y a qu'à regarder, et surtout lire, ce qui s'écrit et se publie aujourd'hui. Donc il faudrait savoir. Je me dis

pourtant qu'il doit bien être possible de trouver ici ou là quelques romanciers dont les œuvres s'adressent à des adultes intelligents, et dont le but est à la fois de stimuler la curiosité et le plaisir intellectuel et de prendre en compte la diversité du monde par l'intermédiaire de fictions exigeantes et complexes. Soit dit en passant, ce point de vue hautement discutable renvoie implicitement les lecteurs vers d'autres fictions, étasuniennes, russes, japonaises, sud-américaines, que sais-je, excellentes souvent, évidemment, là n'est pas la question, mais celles-ci en tout cas davantage respectables, tolérées et admises.

À vrai dire, si je ne m'explique pas vraiment cette défiance maintes fois constatée à l'égard de la fiction, et encore moins qu'on puisse *dans le même temps* déplorer le supposé manque d'ouverture sur le monde du roman français (l'une comme l'autre de ces deux positions me semblent justement en être, des fictions, et des belles), je vois mal, par ailleurs, le rapport avec cette espèce de blanc-seing souvent accordé au témoignage, au récit de vie ou au reportage romancé – qui à l'occasion peuvent fournir bien entendu matière à livres de qualité, là non plus n'est pas la question. C'est d'autant plus discutable que ces livres-là sont eux aussi, *évidemment*, des fictions : la réalité ne se vit qu'une fois, et dès lors qu'on entreprend de la raconter, à l'oral ou à l'écrit, on en fait une fiction, au moins par omission volontaire, oubli, dissimulation, organisation, composition – et, bien entendu, invention. « *Il y a plus de fiction dans le Journal d'Amiel que dans Les trois mousquetaires* », écrivait Daniel Oster.

Quant au fait de savoir – deuxième partie de votre question – si l'on peut faire fiction de tout, cela me rappelle les éternels « débats » sur l'humour : peut-on rire de tout ? Les deux d'ailleurs sont liés. Depuis les pères Rabelais, Diderot, Cervantès et Sterne, on sait en effet que le genre romanesque entretient avec l'humour de solides accointances. Que la distance énonciative nécessaire à la fiction laisse souvent de la place à la distanciation humoristique, et que celle-ci est même une de ses caractéristiques. Et dans les deux cas, je réponds oui : oui, on peut, on doit, même, rire de tout, comme on peut faire fiction de tout – puisque le roman, qui présente la particularité de se définir par ce qu'il n'est pas (ni conte, ni reportage, ni poésie, ni biographie, ni autobiographie, ni géopolitique, ni histoire, ni géographie, ni récit de vie, ni initiation mais, idéalement, tout cela à la fois, qu'il englobe et dépasse) a pour vocation d'embrasser la totalité et la complexité du monde.

Christian Garcin est né en 1959 à Marseille, près duquel il vit toujours. A publié romans, récits, nouvelles, essais, poèmes et carnets de voyages. Derniers titres parus : *Selon Vincent* roman (Stock, 2014), *La loi des bêtes* nouvelle (Éd. du Chemin de fer, 2015 - ill. Philippe Favier), *Vétilles*, notes (L'Escampette, 2015), *Le Lausanne-Moscou-Pékin*, chroniques de voyage (La Baconnière, 2015). À paraître : *Les vies multiples de Jeremiah Reynolds*, roman (Stock, janv. 2016).